

De la faim du tourisme à la fin du voyage ?

Franck Michel



Sur un marché à Wuhan, Chine... en 1991. ©Photo Franck Michel

La gloutonnerie n'est jamais bonne pour la santé. S'empiffrer ouvre la voie à la nausée et bientôt tous les chemins mènent à la digestion anticipée pour ne pas dire vers la déjection fâcheuse. Si, rendu à la diète, en ce moment il se farcit la crise, le tourisme ne connaît pas la juste mesure, ni d'ailleurs la patience et l'humilité. Hautain et persuadé de sa toute-puissance, il s'est goinfré de la planète jusqu'à l'épuisement. Des souris et des hommes, des sources et des ressources. Avec son lot de pangolins et de margoulins. Natures outragées et cultures déshumanisées. Il s'est également repu, hier jusqu'à la nausée, aujourd'hui jusqu'à la risée. *Very bad trip* assuré et ça n'est même pas du cinéma. Bonjour les trips à l'ère du Virus, finies les trips à l'air de Wuhan. Le monde change.

2020 dépasse et détrône 1984. Le Corona – le virus, pas la bière, dommage ! – est le nouveau Big Brother. La fiction devient réalité, la science-fiction notre pain quotidien. Les aéronefs stellaires en moins pour cause de confinement. Nos récits ne tiennent plus la route. Nos récits de vie jusqu'alors sans gêne deviennent subitement anxiogènes : tu attends du *storytelling* rassurant, mais tu entends un « *stop vos papiers* » arrogant, puis tu comprends des dystopies alarmantes, et enfin tu dis « *stop ça suffit* » ! Il faut bien continuer à survivre même lorsque la fiction dépasse le réel.

Il est bon aussi de rêver. Salulaire même. Autrement plus vital quand le rival s'avoue viral. Faire un pas de côté, même lorsque la bougeotte est limitée dans l'espace, est un formidable gage de survie, tant physique que mentale. Un pas de côté, et l'engagement n'est pas toujours là où l'on croit, c'est aussi opter pour la poésie au détriment de la politique. Alors qu'à l'ère du confinement, tragiquement martelée, la voix de l'Élysée devient parole d'Évangile, une autre voie plus libertaire reste opportunément à découvrir et à relire, celle d'un autre Élisée, au nom prédestiné : Reclus. Langue de bois contre langue de choix, la prise de bec est inévitable, mais tel est le prix d'un débat qu'on ose encore espérer démocratique, sans se jeter en permanence des noms d'oiseaux à la figure.

2020, odyssée du surplace. Après *La Peste* de Camus, parfois *Malvil* de Merle sans oublier *Le Joueur d'échecs* de Zweig, *Huis clos* de Sartre ou encore *Le Hussard* cher à Giono, on relit *L'Odyssée* d'Homère, on quitte un instant la pandémie et ça nous fait à la fois voyager sur les mers et fantasmer sur nos foyers terrestres. On croque les divines aventures du roi grec à l'abri dans nos masques ou nos cahutes. Pénélope n'a plus rien à craindre, Ulysse, lui aussi reclus à l'image des mortels, est finalement confiné à Ithaque. Il n'est pourtant pas de retour possible sans départ au préalable. Pour revenir il faut déjà partir. Un peu comme pour se déconfiner, il faudra bien aussi sortir. Et ainsi que l'a écrit Nicolas Bouvier, expert en la matière, « *il faudra repartir* »... Au bout de l'appartement comme au bout du monde. Savoir comment nous le ferons est une autre histoire qui reste à écrire.

Pour l'heure, si grave à laquelle nous assistons, avec un temps arrêté qui nous instille d'étranges sentiments d'abandon et d'impuissance, et pendant lequel le doute occupe tout l'espace, nous n'avons que deux certitudes à formuler : la première, ces odyssées du futur inédites devront convoquer des imaginaires du voyage totalement remaniés, repensés, renouvelés ; la seconde, l'indispensable déclic ne viendra en aucun cas de l'industrie touristique de laquelle il n'y aura évidemment strictement rien à attendre, sinon son effondrement. Le tourisme « traditionnel » ou « classique » (y compris « durable » dont il n'a que le nom) a fait long feu, et c'est sans doute tant mieux, à la fois pour la nature et pour les hommes. Y compris pour les drogués du surtourisme.

Pour l'été 2020 en France, et certainement pour le monde entier à l'horizon 2021, les vacances sont finies avant même qu'elles n'aient pu commencer. Un peu comme on sonne la fin de la récré dans une cour d'école privée de ses élèves... Le business du voyage pesant lourd dans la balance, les autochtones sont appelés à la rescousse pour sauver la douce France : tous à vélo sur les routes de nos campagnes pour faire preuve de « patriotisme touristique » selon un mot d'ordre gouvernemental qu'on imagine déjà saturer les écrans, les ondes, les murs virtuels et bétonnés. J'ai l'impression que Bourvil, Trenet, la RN7 et le Front populaire sont de retour. Un retour forcé cela dit. Les congés payés qui perdurent ne le seront pas – le paiement, pas la durée ! – de gaité de cœur.

C'est une évidence, la faim du tourisme annonce la fin du voyage. Et inversement pourrait-on dire. La santé prime désormais sur la sécurité sur l'échelle actuelle des priorités sinon des valeurs. Mais, je le crains, ça ne durera pas. La situation présente porte effectivement à croire que l'ordre reviendra plus vite que prévu et qu'il sera plus totalitaire que jamais. La Chine en donne déjà le triste exemple, avec une redoutable efficacité ; les autres nations, fragilisées, se contentent d'en suivre la cadence. Militaire et tributaire. La bataille contre le virus a bon dos, elle permet toutes les fantaisies scientifiques, *fake news* et chiffres manipulés, et encore plus toutes les dérives sécuritaires. Bruit des bottes et surveillance généralisée seront de mise pour tous. Cette bataille qui n'est pas la guerre aura vraisemblablement lieu sous une forme plus surnoise, enfilant les habits du capitalisme numérique

trionphant, achevant ainsi, après que beaucoup de personnes malades aient déjà été intubées, l'opération de grande envergure consistant à nous enfumer, avant de nous entuber pour de bon. Sans le sou, le monde entier va prendre cher ! La résilience tant à la mode devra rapidement muer en résistance active si on veut survivre, certes à la pandémie, mais surtout à la folie des hommes.

Si le monde d'hier a fini en suicide européen au mitan du XX^e siècle, le monde de demain hésite encore entre effondrement et apocalypse... Pas très réjouissant. En attendant de trancher autour d'un festin sur le funeste destin du XXI^e siècle, le Coronavirus aura toutefois réussi – contrairement au terrorisme, piètre rival – à mettre à l'arrêt la quasi-totalité de la planète, tout en parvenant à effrayer et même tétaniser fortement ses habitants, devenus des pions simplement cois ou complètement cloîtrés. Dans ce contexte, les mobilités sont chevillées et les nomades transformés en sédentaires avec l'enferment comme seul horizon possible. La fenêtre sur le monde est barricadée.

Tout le monde s'accordera sur le fait que la planète nomade a éclaté. Même le migrant en cavale arrive aujourd'hui à se faire oublier... pour un temps sûrement très compté. L'univers s'est figé. Immobilisé mais pas immortalisé. Pour le nomade – du touriste au réfugié – qui joue au fugitif, l'espace vital s'est rapetissé comme peau de chagrin. Ne subsistent que des non-lieux approximatifs et temporaires. Ce constat va de soi. Il n'est plus à valider mais à entériner. Concernant les épigones du « voyage organisé » il serait plutôt à défaire. L'âge d'or d'avant est déjà de l'histoire ancienne mais la nostalgie fait de la résistance. Dehors, le soleil brille et les rues sont désertes, tout comme les hôtels et les cafés. Seuls survivent dans ce *no man's land* les rapaces du Net que sont Amazon, Netflix et consorts. Les seuls qu'on sort, en effet, et qui s'en sortent, par mauvais temps social ou sanitaire.

On l'aura compris, « *s'en sortir sans sortir* », si l'adage est séduisant, n'est pas donné à tout le monde. Pas de la même façon en tout cas. La galère de l'enfermement n'est pas identique pour tous. D'un côté, pour les capitaines d'industrie numérique et hérauts du capitalisme digital, le monde qui vient semble déjà leur tendre les bras grand ouverts. À leurs yeux épris de pouvoir et de puissance, le fameux « monde d'après » leur appartient. Sans partages, sans scrupules. D'un autre côté, les petites mains ouvrières qui emballent les colis, pianotent sur les claviers, délivrent les produits et font vivre les chaînes de production, sans oublier les soignants, ne connaissent pas la crise, seulement la dépression, le surtravail, la maladie, et si cela ne s'arrange pas, la mort au bout. Il leur faudrait tisser des liens au lieu de délivrer des biens, briser les chaînes de la servitude volontaire au lieu de s'épuiser avec le travail à la chaîne... Tout un univers à explorer, un monde à renverser. De nouvelles et prometteuses destinations de voyage en perspective. Dépaysement garanti et aventure certifiée.

En attendant d'arpenter ces beaux rivages d'un ailleurs inexploré, le bilan actuel s'avère plus que mitigé et nous laisse aujourd'hui tous flippés et figés. Ne reste alors que l'effondrement annoncé faisant le lit, au mieux d'éclairants collapsologues plus ou moins avertis, au pire de sombres prophètes de malheur malintentionnés. Pas de quoi s'emballer. Nos contemporains emboîtés au fil de leurs existences urbaines ont grand besoin d'air et même de grand air. C'est une question de survie qui, ailleurs, menace précisément la vie. Prisonniers dans leurs temples voués à la foi capitaliste, sacrifiés volontaires ou soumis sur l'autel de la consommation, ils ont durablement saccagé la terre en la parcourant dans tous les sens et en toutes saisons.

Frontières fermées, vols annulés, avions cloués au sol, les drogués aux séjours vacanciers permanents sont à leur tour atterrés. Même pour rejoindre leur havre de paix loin de la capitale, leur résidence secondaire pour mieux supporter la réclusion, ce n'est pas gagné et, en toute logique, pas

sûr que le bel accueil – forcément convivial et traditionnel ! – au village sera cette année au rendez-vous. Cela dit, tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. C'est encore plus valable en temps de confinement. La lutte des classes ne cesse pas quand la rue se vide, elle se poursuit dans les appartements exigus et au cœur des palais princiers... Au moment de la sortie du tunnel, donc de la libération des corps, et à l'avènement de ce trop fameux « déconfinement » tant attendu, les mauvaises surprises sociales mais aussi économiques risquent d'en étonner plus d'un.

Comme pour toute épreuve historique en temps de crise, les positions se durcissent et le fossé se creuse, entre gens comme entre dirigeants, débouchant trop souvent sur un antagonisme exacerbé empêchant tout dialogue serein. Il y avait les premiers de cordée, il y a maintenant les premiers de corvée, le pouvoir politique est aux mains de girouettes qui se balancent au gré du vent et de l'opinion, et des statistiques et chiffres sacralisés qui parfois justifient l'injustifiable. Mais même si les seconds font d'un seul coup office de martyrs héroïsés car tombés sur le front, ils n'en restent pas moins les larbins des premiers, bien planqués à l'arrière. Les premiers se raccordent aisément à l'air vicié du moment tandis que les seconds demeurent corvéables à merci ne serait-ce que pour payer les factures une fois de retour à la maison. Ou plutôt, dans la majorité des cas, dans leur minuscule appartement de banlieue. Avec l'espoir qu'en route leur véhicule ne soit pas caillassé, que leurs masques et leurs médocs ne leur soient pas dérobés, et qu'enfin arrivés au terme d'une rude journée de labeur au bas de leur immeuble ils ne soient pas insultés, stigmatisés, « invités » à déménager pour... sauver les vies de quelques rares voisins-riverains aussi minables que détestables. Ces cons éclairent aussi l'angoisse du confinement. C'est con et pas finement joué, mais l'être humain quand il persévère dans l'inculture – nomade ou sédentaire confondus – est ainsi : limité. Un con fini quoi.

Toute guerre – même s'il me paraît déplacé de parler de guerre pour évoquer une telle catastrophe sanitaire – exacerbe les positions, les comportements et les déclarations, sinon les croyances de ses protagonistes respectifs. Le Coronavirus ne fait pas exception et, à la suite de la crise des gilets jaunes, lui aussi contribue à foutre un joyeux bordel dans les familles, créant désunion et distorsion, débats et discussions, puis engueulades et bastonnades quand ça dérape. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'en période de confinement, vivre ensemble au sein de certaines cellules familiales relève du parcours de combattant en chambre. Les coups, plaies et blessures, endurés dans l'épreuve du foyer risquent fort d'augmenter considérablement le nombre d'hospitalisations, comme l'attestent déjà les nombreux appels de détresse liés aux violences conjugales et sur les enfants depuis le début du confinement. Alors on écoute à fond « *C'est comment qu'on freine ?* » de Bashung et on relit tout Simone de Beauvoir. Mais cela ne suffira évidemment pas.

Une pandémie sévit et on parle de guerre, et plus souvent de crise ou de catastrophe.

Toute crise débouche sur une fin, autrement dit vers une « sortie de crise » – valable par exemple pour la grève, l'adolescence ou l'asthme – et donc laisse augurer d'une période de reprise ou de redémarrage. Une sorte de temps du retour à la normale au cours duquel le corps ou le pays, momentanément à l'arrêt, se remet à fonctionner comme à son habitude ou presque. Comme « avant » en quelque sorte.

Toute catastrophe – sanitaire, naturelle, technologique, écologique ou autre – se clôt par un désastre toujours imprévisible, parfois incommensurable. La catastrophe est d'emblée plus profonde qu'une crise normale même majeure, notamment parce qu'elle n'augure d'aucune forme de projection future fiable ou précise. Ici, pas de sortie en vue, mais une impasse. Et qui dit impasse pense inconnu et perte, soit de graves sources d'angoisses supplémentaires. L'incertitude s'érige en habitude

voire en norme durable. Le retour à une normalité relève du pur fantasme. Plus rien ne fonctionnera ni ne sera comme avant. Penser puis construire « l'après » n'est pas une option mais une obligation.

Une sortie de crise est planifiable, une fin de catastrophe est irrémédiable. Ce qui nous arrive à l'échelle mondiale avec ce Covid-19 n'est pas une crise – encore moins une guerre – mais une catastrophe. C'est pourquoi l'après ne sera plus comme l'avant. Et ceux qui recommenceront comme avant, ou comme s'ils n'avaient rien vu de l'épidémie, passeront à côté de l'histoire et fonceront droit dans le mur. La présente catastrophe sanitaire risque fort d'aboutir à une crise civilisationnelle de très grande ampleur, crise radicale et fomentatrice de profondes mutations qui contraindront les citoyens du monde survivants à remettre en cause tout ce qu'ils ont connu jusqu'alors.

Lorsqu'au bout du tunnel pointera le déconfinement, qu'il soit brutal ou progressif, le double danger qui guettera nos sociétés sera, d'une part la menace d'une deuxième vague pandémique imminente, plus meurtrière et moins maîtrisable encore, et d'autre part le risque politique de la normalisation de l'exception. Cette normalisation-là est d'ores et déjà à l'œuvre – on fait passer la pilule en multipliant les déclarations officielles d'experts et de ministres – et il faudra tout faire pour s'en prémunir et la combattre. Nos vies seront totalement transformées, mises sous cloche, surveillées et punissables au moindre écart de conduite, le tout sans délai de péremption de ladite situation exceptionnelle. Aucune sortie de ce monde ne sera tolérée. Aucune attestation ne permettra même de faire les cents pas dans cet univers carcéral qu'on nous vendra comme nécessaire et inévitable. Un seul exemple : on portera tous des masques tout le temps et partout. Les Français – ces Gaulois réfractaires d'un autre temps – sont prêts à s'y soumettre. Je me souviens en janvier 2020, lorsque la cité de Wuhan, puis l'entière région de Hubei, ont été entièrement confinées par la main de fer du régime libéral-communiste chinois, et de ce qu'on disait – moi le premier – par rapport à cette mesure, quand on apercevait sur nos écrans les rues désertes et les maraudes des flics à Wuhan : « Jamais cela ne serait possible chez nous, les Français tous masqués et planqués chez eux, impossible, même à imaginer ! »... Trois mois plus tard – 90 jours, pas 90 ans – et voilà que l'inimaginable devient possible. Certes, impossible n'est pas français, mais quand même !

Il reste que ce tableau cauchemardesque d'une société – qu'il s'agisse de la chinoise ou de la française, pour ne parler que d'elles – privée de sa liberté de circuler et d'agir – et donc bientôt de penser – n'a rien à envier aux écrits d'Orwell ou d'Huxley, aux scènes apocalyptiques du livre (puis du film) *La Route* de Cormac McCarthy, de la multitude de fictions cinématographiques devenues réalités (de *Soleil vert* à *Contagion*), ou encore aux plus sombres mais si lumineuses œuvres du peintre flamand Jérôme Bosch. Cette normalisation de l'exception en train de tomber sur nos têtes partout sur le globe ouvre la porte à tous les excès. Les autorités officielles et « compétentes » pourront s'arroger tous les droits et exiger tous les devoirs de la part de leurs « sujets ». Elles pourront décider arbitrairement des destinées de nos vies au doux prétexte de vouloir les sauver. Et décréter puis appliquer toutes les lois d'exception et mesures liberticides qui leur chantent.

Dans un passé récent, on a déjà eu un premier et sale avant-goût de ce monde liberticide en gestation. On a subi une telle évolution délétère sur le plan sécuritaire, dont voici deux exemples pour illustrer mon propos : le *Patriot Act* aux États-Unis (après 2001) et l'état d'urgence en France (après 2015). À l'époque, le prétexte à la fermeture n'était pas le drame sanitaire mais la sacro-sainte lutte contre le terrorisme. Ces mesures exceptionnelles n'ont pas été décrétées pour durer mais pour parer à l'urgence de la situation... mais elles finissent toujours par durer plus longtemps que prévu, et

dans ces deux cas, elles n'ont pas encore cessé d'entraver la vie des citoyens des nations concernées. Mais de la même façon qu'on s'est habitué « avec le temps » au terrorisme – il suffit de voir les touristes internationaux qui reviennent aussitôt sur des lieux de tragédies et de massacres à peine quelques semaines ou même jours plus tard – on s'habituerait aux pandémies, au port du masque, à la distanciation sociale. Et à ne plus se toucher, puis à ne plus se parler, à ne plus voyager, à ne plus faire l'amour, à ne plus étudier, à ne plus lire, à ne plus se cultiver, à ne plus manger, à ne plus dormir, bref à ne plus exister... Comment savoir quand et où ça s'arrête ? Quand ceux qui fixent les limites ont tous les droits, la liberté d'expression, le libre arbitre en général, et la liberté tout court, n'ont plus aucun sens et ne sont plus que des vœux pieux.

Bon, à ce stade de la lecture, il faut reprendre des forces car ça devient déprimant, je le reconnais. Le moment opportun de faire une coupure. Une pause réparatrice. Inspirer, expirer, bouger ! Visez plus fort et plus loin : fumer, picoler, lire, écrire, écouter, danser, chanter, baiser, et même voyager. La vie doit continuer. Le nomadisme n'a pas encore lâché son dernier soupir. Et puis, le pire n'est jamais certain, mais mieux vaut être bien préparés pour batailler quand le moment viendra. Contre qui ? On ne sait pas encore. Mais on le saura bien assez rapidement. Dans l'attente de cette virée vers l'inconnu, pensons au présent, à nos trips autour de notre piaule, aux expéditions au cœur du potager, aux concerts improvisés avec les voisins, et à toutes ces belles choses tombées dans l'oubli à force de courir après le temps et le fric. Déjà, merci Corona, rien que pour cette belle leçon de survie.

Avant de repartir sur les routes lointaines, avec Kerouac, Chatwin ou Bouvier sous le bras, il faudra sortir de chez nous, acheter du pain et revoir les amis. Et durant notre enfermement actuel, le temps de la promenade d'une heure maximum nous autorisant une sortie de cellule est une modeste mais nécessaire bouffée d'air frais pour la plupart de nos concitoyens. En 2019 et les années précédentes, l'exotisme et le dépaysement consistaient à se rendre à pas moins de 10 000 kilomètres de chez soi ; en 2020 et sans doute les années à venir, la distance s'est drastiquement réduite, elle est désormais de pas plus de 1000 mètres. Une réalité qui oblige *de facto* de voir le monde différemment.

Tout un chacun reconnaît aujourd'hui qu'il n'a jamais aussi bien admiré la façade du bâtiment au bout de sa rue ou autant apprécié l'odeur faussement printanière de l'herbe qui a repoussé sauvagement dans les espaces pas verts désertés depuis des semaines. Même les crottes des chiens du voisinage lui deviennent familières puisqu'il suit scrupuleusement l'itinéraire des canidés attachés à leurs maîtres, et inversement, il les piste à la trace comme un forcené, depuis que le besoin animal de convivialité le taraude comme jamais auparavant. Sous la contrainte pandémique, le dépaysement emprunte d'étranges et d'inédits chemins de traverse. Notre époque a l'exotisme qu'elle mérite et les habitants se voient contraints de faire avec. Il fallait sans doute réfléchir avant. Trop tard... Quant aux chiens, sédentaires canins en mal de câlins, ils sont à l'image des humains : domestiqués. Renvoyés dans leurs niches comme les hommes dans leurs chaumières. Les chats, plus nomades et plus malins, vaquent librement à leurs activités, et n'ont pas besoin de se munir d'une attestation de déplacement dérogatoire, dûment complétée et signée, tout ça pour aller chasser – ou non – les rongeurs, ces terribles vecteurs de peste et d'autres épidémies... Les chats sauvent des vies, les chiens entravent nos vies ? Voilà bien un débat pour temps de paix mais pas de chien.

En attendant cette énigmatique *pax corona* et donc cet éternel printemps qu'on annonce au mieux à l'automne, il nous faudra collectivement relever un autre défi de taille : se déconfiner sans déconfiture, ce qui ne sera pas de la tarte, tout le monde en convient. Ça décoiffera, on le sait, et

d'ailleurs les coiffeurs seront en première ligne, exposés pour mieux défriser, et pour couper court à toute rébellion capillaire ou capitularde. À la guerre comme à la guerre, les ciseaux comme arme de paix, c'est du jamais vu. Le masque de plongée pour un interne hospitalier non plus. On savait l'hôpital public mal en point mais pas à ce niveau, sous la mer, et si on transformait les bouteilles des plongeurs en respirateurs pour les docteurs ? Les héros sont partout. Des plus anodins aux plus malins, comme les courageux résistants vautrés sur les sofas, puisque pour sauver des vies, l'action la plus osée consiste à ne pas se rendre au McDo, à refuser de serrer les louches, à mater le prochain joggeur du dimanche (désormais toute la semaine) de travers, mais aussi à garder sa distance et son pyjama toute la journée, à renouveler son abonnement aux chaînes privés, à supporter les enfants et le conjoint et s'il le faut en fumant les derniers joints, sans oublier d'applaudir, à 20h pile et au balcon si on est un brin verni, les soignants et autres héros de l'ère nouvelle, et enfin de lutter d'arrache-pied contre les féroces allergies attrapées à force de se laver les mains au fil de la journée.

Le traditionnel bipartisme, mort – en réanimation plutôt – dans le vaste champ de ruine politique européen, depuis une bonne décennie, réapparaît sur fond de crise sanitaire. Et le tourisme, vecteur majeur du capitalisme et de la mondialisation, intègre également, même s'il s'en défend pour faire croire à une improbable objectivité, ce registre politique. Ainsi, complétant l'opposition cordée-corvée, deux tendances semblent se dessiner : d'un côté, ceux qui défendent l'économie et donc l'industrie touristique coûte que coûte, même au prix de la mort de nombreux concitoyens ; d'un autre côté, ceux qui défendent les femmes et les hommes, les jeunes et les vieux, et même les « sans-dents » et les « fainéants », ceux qui par exemple refusent de traverser la rue pour trouver un boulot, même au prix s'il le faut de la ruine de l'économie et de la mort du tourisme.

Ces tendances contraires surfent sur deux interrogations primordiales : quelle priorité cibler et quelle philosophie promouvoir. On ne peut donc pas faire l'économie de la politique. Cette opposition, apparemment irréconciliable – entre la priorité allouée soit au libéralisme soit à l'humanisme – se saborde dès lors que s'invite dans le débat la liberté. Chacune des deux postures ici évoquées possède sa propre vision des libertés, qu'elles soient essentielles, individuelles, sociales, politiques, etc. Effectivement, le terme qui prime, et qui aujourd'hui disparaît de tous les écrans et radars, est bien celui-ci : liberté. Et l'enjeu principal est précisément ce qu'on met à l'intérieur de ce terme.

Paradoxalement aussi, la pandémie offre une opportunité extraordinaire à des citoyens si facilement endormis ou dorlotés – que nous sommes tous un peu – depuis des décennies. Bouger les lignes sans complaisance, pousser le curseur des changements le plus loin possible, projeter des utopies à la fois folles et envisageables. Toute crise majeure porte en elle le meilleur et le pire de l'Homme.

Voici quelques occasions pour ne pas rater le train en marche et qui visent à un changement radical, la liste n'étant absolument pas exhaustive : réapprendre à dire « non », à ne pas hurler avec la meute, refuser les injonctions soumises à la bien-pensance, ne pas systématiquement porter aux nues un Camus et aux gémonies un Sartre, aiguïser notre sens critique et penser par soi-même, oser le féminisme comme la décroissance, lutter farouchement contre les diktats du jour et les dictatures à venir, soutenir et aider les réfugiés de partout, se méfier des forces du désordre et de l'obsession sécuritaire, rejeter l'horreur économique à commencer par les fausses promesses du capitalisme numérique, défendre la Sécu et les acquis fondamentaux du Conseil National de la Résistance, arrêter de consommer tout ce qui relève du superflu, promouvoir le revenu universel pour tous, combattre les jobs à la con et les nouvelles formes de servage, récuser le management

déshumanisant tant en vogue mais qui rend nos contemporains « *libres d'obéir* » (Chapoutot) à l'instar de nos modernes esclaves consentants, se perdre en forêt, jouir sans entraves quand il s'agit d'amour consenti, manger mieux et moins de bidoche, jardiner et cuisiner en plein air, faire des bébés et jouer au baby-foot, déguster des fraises des bois du coin plutôt que des mangues d'Asie acheminées par containers, se poser à la fenêtre et écouter le chant des oiseaux et plus encore le silence d'or qui suit, marcher librement et faire du vélo, vendre sa bagnole et ne plus en racheter, supprimer les cadenas et les clôtures, promouvoir la culture pour tous sans acheter des « biens culturels » pour enrichir une minorité, interdire d'interdire sauf dans le cas de la publicité, préférer toujours le train à l'avion, voyager sans réserver et sans applis, se lever à midi et danser le tango à minuit, apprendre le piano debout et brûler sa gratte en massacrant l'hymne américain, chanter à tue-tête et se trémousser sans fin, lire des livres et oublier les écrans, préférer les haïkus au sudoku, visiter le Louvre en 3D, se pointer chez les amis sans prévenir avant puis après l'apéro, lutter contre la surveillance globale, applaudir les voisins d'en face même quand ce ne sont pas des soignants et quand il n'est pas 20h, faire entrer l'écologie politique dans notre quotidien social, etc.

Ces quelques initiatives ou opportunités, parmi tant d'autres, énoncées ici pour rebondir plus fort et plus haut dans le temps incertain de « l'après », sont bien réelles et réalisables, encore faut-il y croire, ici et maintenant, en mêlant courage et sagesse pour aller franchement de l'avant. Aller de l'avant c'est anticiper sur l'après. C'est rendre l'avant au passé et l'après possible. La mobilité reprendra progressivement avec le déconfinement, en n'espérant pas le surgissement d'une seconde vague virale, alors dans la foulée autant opter pour de riches et savoureux détours. Mais le nomade ne connaît pas le repos du sédentaire. Au repos si réparateur, il n'y goûte guère, le canapé n'est pas son habitat naturel, et le baluchon porté à l'épaule prédomine à ses yeux sur l'écran géant posé tel un totem dans le salon. D'ailleurs souvent traqué, la mobilité relève pour le nomade d'abord de la survie, ce fieffé bourlingueur sera toujours le frère d'armes de tous les exilés et réfugiés du globe.

Unis dans un même effort, sédentaires et nomades devront faire face ensemble pour faire front plus efficacement. Car il faudra ensuite se battre jusqu'au bout, avec en ligne de mire l'optimisme de la volonté – allié, comme on sait depuis Gramsci, avec le pessimisme de l'intelligence – et les batailles pour tous les savoirs, avec le risque toujours possible de mourir, avec Brassens, pour des idées. Décider de passer à l'action donc. Dire « non » est bien plus qu'une possibilité, c'est un pouvoir, un droit, un devoir. Un superbe moment de grâce aussi qui donne du (bon) sens à l'existence. L'occasion est là, saisissons-là, et ouvrons grand la porte de notre cellule pour profiter de ce vent nouveau !

Relevons la tête en toutes circonstances, montrons aux prophètes de malheur, aux loups de la finance, et aux dirigeants souvent cyniques qui nous gouvernent que, désormais, vivre debout c'est refuser définitivement de vivre à genoux et à leurs pieds. Ne plus se laisser faire revient à injecter le virus d'une saine colère au peuple qui est à bout. Ainsi fortifié par cette résilience à caractère humaniste, et si cette radicalité bienveillante parvient à faire des émules, et surtout si elle ne se tarie pas au fil du temps et des difficultés, car le chemin sera pavé d'embûches, ce virus de la colère populaire débouchera sur du réel bonheur et, pourquoi pas, sur un autre monde véritable. Après la débauche libérale qui a mené droit aux catastrophes sanitaires, écologiques et géopolitiques, le temps de l'ébauche d'un monde plus vertueux n'est plus à exclure. Il était temps même s'il est peut-être déjà trop tard. L'avenir, radieux ou radié, nous le dira. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. C'est l'adage qui le dit, pas moi. De mon côté, j'agis au mieux, puis j'attends simplement de voir.



Dans le quartier d'Exarcheia, Athènes, Grèce, en 2020. ©Photo Franck Michel

Le temps des crises aiguës est logiquement celui de l'affirmation des pouvoirs politiques en place, et de leur éventuelle dérive autoritaire, plus propice en ces heures sombres, où tout devient possible, surtout le pire. La catastrophe sanitaire actuelle met durement à l'épreuve l'état de nos institutions politiques, surtout si elles demeurent, peu ou prou, dans un giron qu'on suppose encore démocratique. Elle achèvera aussi – ou non – de détruire ce qui subsiste du rêve européen, social et politique, rêve plus que jamais écorné et qui n'a jamais connu que les prémisses de son histoire en dents de scie. Comment éviter que ce rêve un peu fou ne se termine demain en horrible cauchemar ?

Notre époque où la rapidité s'impose fait l'éloge du paradoxe, négligeant la lenteur et l'infusion, la réflexion et le respect, notions indispensables pour penser mieux et autrement, utiles pour déployer de la vivacité et de la complexité, afin de permettre à rendre toute pensée plus dynamique et surtout plus critique. À force de simplismes – Trump ne propose-t-il pas d'injecter du désinfectant dans les poumons des malades du Covid-19 pour gagner sa guerre virale et rendre l'Amérique plus grande ? – la planète court à sa perte, d'autant plus que nombre de ceux qui la dirigent sont des psychopathes avérés et vénérés, voire des tueurs en série mandatés et ovationnés (Bolsonaro au Brésil, Duterte aux Philippines, etc.). Mais le paradoxe – à l'instar du Coronavirus – atteint tout le monde.

La planète Terre s'emmure, le chaos rôde et on marche sur la tête : il y a peu, en France, on voulait interdire le port du voile à toutes, et voilà que demain on va obliger le port du masque à tous. Certes la religion est un virus, ce n'est pas moi qui le niera, mais mélanger torchons et serviettes – excepté qu'on reste cantonné dans le secteur textile – revient à ne plus rien y comprendre. D'ailleurs, sur la question des masques, à part qu'il n'y en a pas assez, personne n'y capte plus rien. Quant au débat houleux sur le voile, actualité oblige, il est passé d'abord à Trappes puis très vite à la trappe. Méfions-nous des oppositions qui nourrissent la haine, des paradoxes qui sèment la confusion, des oxymores qui nous font croire à ce qui n'est pas. La novlangue télévisuelle, qui ces dernières années se calque totalement – totalitairement serait plus adéquat – sur les « éléments de langage » directement issus d'une *doxa* managériale orwellienne, emprunte une terminologie et un lexique qui nous font passer des illusions pour des vérités. Des vessies pour des lanternes. De l'idéologie crue à du savoir objectif.

Les oxymores parlent d'eux-mêmes : le « *capitalisme vert* » et le « *tourisme durable* » en sont deux exemples criants où, il faut bien l'admettre, on prend les gens (public, auditeurs, téléspectateurs) pour des idiots. Plus récemment, deux autres exemples – entre mille – poursuivent l'entreprise médiatico-politique de mystification et plus encore de manipulation de nos pauvres cerveaux perturbés : « *intelligence artificielle* » et, cerise sur le gâteau, « *tracking anonyme* ». Pour ce dernier, on ne se moque plus seulement du peuple mais on y ajoute, sans même l'once d'un remords, l'insulte au mépris. Les mots sont des armes, on le sait depuis que l'écriture est née, et il faudra un jour, qu'on espère prochain, les remettre dans le bon ordre et en bon esprit. Et chasser les intrus.

Les routes silencieuses rendues à la nature, avec les insectes, les biches ou les canards qui traversent calmement la chaussée, sans aucun engin de mort menaçant ou même de dérangement sonore encombrant, nous déroutent enfin sur le bon sentier : une autre voie, calme et libre, sorte de rêve éveillé devenu réalité participante. Dans ce climat de tranquillité extrême, à la fois réconfortant et ressourçant, de verdure qui repousse sur le bitume et de sons pour une fois naturels, c'en est terminé des fans d'*Easy Rider*, des Hell's bourrus-bourrés et des Harley's pétaradantes, et d'autres maniaques du bruit et de la fureur de vivre. On n'appuie plus sur le champignon, dorénavant on le mangera. Sur l'asphalte aussi, la nature a repris certains de ses droits ancestraux.

Le célèbre refrain « *On the road again* », qui a tant jalonné nos trips, entre Amazonie et Californie, résonne désormais étrangement dans le vide. Le Tao plutôt que le Chaos. Sur la route, le vide l'emporte sur le plein. De Saint-Etienne à San Francisco – à l'exception de la Silicon Valley qui s'affaire déjà à tout entreprendre pour mieux nous tracer et donc nous traquer –, on oublie autant les mises au vert libertaires, les concerts gratuits en plein air, les virées routardes en combi VW, que les maisons bleues fleuries et ouvertes aux quatre vents. Un autre monde est en train d'éclore : 1970 c'est terminé, mais 2019 aussi. Place à l'inconnu, à l'imprévisible, à l'inattendu, donc aux véritables nouveautés. Allez, car il faut y passer, faisons de la place aux jeunes, et donc en route pour l'innovation et la créativité !

« *Sous les pavés la plage* » ne relève plus que du fantasme et de la nostalgie ; le pavé jeté dans la gueule, masqué si l'on peut dire sous les habits – blouses, gilets ou capuches, blancs, jaunes ou noirs – renvoie à de l'histoire presque immédiate, un passé proche qui a déjà beaucoup de mal à passer ; battre le pavé pour prendre le grand large, mettre les voiles ou même changer de cap, est impossible quand les bidasses en folie contrôlent les frontières et les gendarmes de Saint-Tropez ne surveillent plus seulement les naturistes égarés sur les plages mais encore plus tous lesdits « textiles » qui se promènent sans honte aucune et en toute liberté, de la promenade des Brexiteurs aux sentiers de la vallée de La Roya, pour ne rester que dans ce sud franchouillard où le tourisme de masse, de concert avec le tourisme de luxe, ont su si bien bétonner et disneylandiser un littoral naguère si attrayant.

Vacanciers et réfugiés ou deux manières très singulières d'appréhender l'idée du confinement. Mais prenez un camp de vacances et un centre de rétention, et on sent déjà pointer les ressemblances... Ce n'est pourtant pas demain que les touristes en goguette seront internés contre leur gré sans même pouvoir tremper leurs varices dans l'eau salée de la mer ou que les migrants en haillons seront invités dans des palaces ensoleillés où des maîtres-nageurs et profs de yoga importés du 16^e arrondissement parisien viendront proposer leurs services et plus si affinités.

Grâce au Coronavirus, à quelque chose malheur est bon, le champ des possibles s'élargit et l'équilibre commence à vaciller, l'ordre bourgeois titube sur son piédestal, et soudain tout semble réalisable. Il y a même des SDF relogés dans des hôtels 3 étoiles ! Qui a dit que le tourisme est mort et que l'hôtellerie est dans le rouge ? Voilà déjà des idées pour imaginer des reconversions. Penser un « autre tourisme ». Tout est à reconsidérer, voilà qui est excitant. Nos ancêtres, gaulois ou non, n'avaient pas torts : une fois de plus, impossible n'est pas français, et peut-être même pas mondial.

La révolution est en marche. Ce n'est pas ici, malgré la grossière entourloupe vite démasquée, le président qui le dit ou l'écrit, mais c'est Robert, lui qui dans les Sixties sentait plus tôt que d'autres l'enlèvement de son pays dans une énième et meurtrière guerre d'Indochine, celle-ci sera l'américaine, la française c'était celle de l'époque précédente. Après l'avant vient l'après, c'est valable pour toutes les guerres. Robert c'est Bob et « *The times they are a-changin* » change à la fois beaucoup sa vie et pas mal le monde.

Dès 1964, Dylan chantait l'espoir de ces temps nouveaux à cette époque froide, de guerre triviale et rivale, mais pas encore virale, pour tenter d'enrayer la boucherie étasunienne au Vietnam. Mais, après le rêve « *flower power* » à peine éveillé, effleuré et défloré, les fleurs se sont rapidement fanées et les nations par nature belliqueuses sont reparties à la guerre comme en 14, c'est-à-dire la fleur au fusil.

De « *Power to the people* » de John Lennon en 1971 au « *People have the power* » de Patti Smith en 1988, on a bien gratté un peu là où ça fait mal sur le dos des élites, mais on a surtout gratté nos guitares et, malgré l'électrification massive du matos et la démultiplication des décibels, rien n'a sonné comme il faut dans l'oreille des dirigeants, sourds dingues, du monde vaporeux d'alors. Même quand la musique est bonne, la puissance est restée et demeure du seul côté du pouvoir. De l'autorité toujours, de l'autoritarisme souvent.

Après que les Russes, restés en rade à Cuba et en retrait en Asie, aient connu leur Vietnam en Afghanistan, les Ricains ont sévi durement dans leur arrière-cour latino-américaine, avant de remettre le couvert oriental en Irak puis au-delà. Un peuple privé d'histoire longue éprouve sans nul doute plus de difficultés à assimiler les leçons du passé, même proche, c'est pourquoi il lui serait bien avisé d'écouter ses « alliés », ce qu'évidemment il ne fait pas. Il faudrait pour cela déjà enseigner plus d'histoire et moins de management dans leurs écoles d'élevage et de commerce, l'éducation populaire s'apparentant au Far-West à cet autre rêve américain, toujours fantasmé, jamais abouti.

Cependant, deux Amériques antagonistes coexistent en permanence, celle des cowboys vainqueurs et celle des Indiens vaincus. Celle du Chef et celle du Boss, celle qu'on déteste et celle qu'on aime, l'un hurle et twitte, l'autre chante et compose, un pays mais deux visions du monde. Il fallait bien ici préciser cela au risque, comme d'accoutumée, d'assimiler l'auteur de ce texte et les Français en général à des malades atteints d'un étrange virus qui, lui, s'appellerait l'antiaméricanisme.

On ne dira jamais assez que la pensée n'est pas binaire mais complexe. Le problème est que Donald, fan aussi de Picsou, connaît très bien John Wayne et pas du tout Egard Morin. Mais c'est là une triste réalité délicate à expliquer aux nombreux Étatsuniens qui, pour se préparer à lutter contre le Covid-19, n'ont rien trouvé de plus intelligent que d'aller se ruer, comme à l'époque de la conquête de l'Ouest, dans les boutiques d'armement, craignant bien plus les émeutes sociales et la colère du peuple fatigué et humilié que l'indomptable ennemi invisible que représente un virus inconnu...

La couardise guide ainsi beaucoup de gens à faire et à croire n'importe quoi. Si quelqu'un pouvait m'aider à expliquer à ces décervelés que l'éducation reste la meilleure arme, c'est quand elle/il veut ! Pour le Ricain moyen, la perspective d'aller muscler son cerveau plutôt que d'alimenter le chargeur de son flingue serait pourtant une belle idée qui pourrait, expression à la mode s'il en est, sauver des vies. L'éducation est un gros mot pour les Républicains (surtout si on y ajoute « populaire »), une marotte à matraquer dans les têtes des Trumpistes incultes qui, hélas, adeptes de la chasse, préfèrent traquer les marmottes dans leurs ranchs voire les Mexicains qui se promènent le long de la frontière avec leurs armes de guerre perpétuelle.

Deux questions toutefois me taraudent : comment peut-on avoir envie d'aller voyager dans ce pays ? Ses jolis paysages suffisent-ils à justifier qu'on monte dans l'avion ? On peut se mettre à rêver. Si partout sur le globe, des petits Trump locaux fleurissaient, plus personne – enfin les gens dotés d'un peu de jugeote – ne voudrait partir pour visiter ces contrées mal fréquentées, mal gérées, mal dirigées, bref inhospitalières, fliquées et flippantes... Cela réduirait drastiquement les flux touristiques totalement inintéressants et inutiles, où la rencontre avec les autres et l'amitié entre les peuples seraient, au mieux inexistantes et au pire conflictuelles. Autant rester chez soi, revoir un bon vieux Woody Allen et se retaper la totalité du concert de Woodstock !

Le voyage aussi aurait bien besoin d'une bonne dose d'éducation, populaire et alternative, pour l'aider à se réinventer, pour un monde plus ouvert et plus vert. Le touriste n'est pas le gourmand et le voyageur le gourmet. La cuisine est commune et la réalité plus compliquée, et tous les déplacés sont confinés sur le même bateau, d'une insupportable et interminable croisière, raffut sur lequel sévit un virus ravageur qui, du fait de sa sévérité et de son ampleur, a l'immense mérite d'interroger nos modes de vies catastrophiques, consuméristes et nuisibles.

Cette gourmandise d'exotisme de pacotille à grande échelle a propulsé notre perte. Dans l'univers touristique, la faim de l'Ego – caractérisé par le Selfie – a largement dépassé la faim, plus légitime, de culture et d'altérité, depuis belle lurette passée au second rang des motivations de la majorité des visiteurs internationaux. L'autre et l'ailleurs ne sont plus que des prétextes pour autoriser le déploiement éhonté d'un narcissisme grossier et digital qui en dit long sur l'état de la condition humaine au XXI^e siècle.

Cette situation où, au cours de ces dernières années, la faim du tourisme aura précipité la fin du voyage, est révélatrice des valeurs capitalistes de nos sociétés connectées devenues aussi prétentieuses que prédatrices. Ce que j'appelle dans ce cas « le syndrome d'Icare », un décryptage librement inspiré du célèbre mythe grec, s'applique au secteur des tourisms et des voyages, tous unis dans la même volonté de destruction, inavouée car involontaire. Mais bien réelle au demeurant. Icare s'est brûlé les ailes en volant trop près du soleil, trop sûr de lui, trop arrogant, trop imbu de sa personne. Le touriste-voyageur contemporain est à l'image de l'antique Icare : il veut conquérir le monde, le posséder, le souiller, le dominer à sa guise (une lecture biblique est aussi possible de ce mythe grec). Ce n'est pas ce qu'il dit mais c'est ce qu'il fait. La facture arrive aujourd'hui. Salée. Le Coronavirus est le déclencheur, mais demain cela aurait pu – ou sera – le désastre écologique et le réchauffement climatique déjà annoncés... Chronos joue rarement en faveur de Sapiens.

L'humain qui se prend pour dieu doit s'attendre à des bricoles. De même, le touriste qui se prend pour un colon-villégiateur ou le voyageur qui se prend pour un colonisateur-explorateur, risque d'en prendre pour son grade d'aventurier dominical : un exploiteur qui rêve de tropiques, avec ses palmiers, ses vahinés et ses bonnes affaires. Trop naïfs sans doute, on croyait à tort le « bon vieux temps des colonies » bel et bien terminé, l'esclavage définitivement aboli, la démocratie presque partout promue et vantée. L'enfumage n'a duré que trop longtemps. Pourtant, la roue de l'histoire tourne, elle se met même à accélérer, voire à s'emballer. Pour tout le monde. Pour les peuples vaincus autrefois et pour les populations oubliées de nos jours. Hier pour les nations ou pays soucieux de lutter pour leur liberté puis leur libération, aujourd'hui pour les touristes-voyageurs de tout poil, qu'ils soient occidentaux ou non. Les temps ont changé et vont encore changer, puis rechanger, et ainsi de suite.

La roue de l'histoire tourne, et prend la route, n'en déplaie aux thuriféraires de l'immobilisme, du conformisme et du conservatisme. Les forces de la réaction, agents officiels des sédentaires apeurés, se croient certes indéboulonnables mais ils ne peuvent rivaliser avec celles de la mobilité, du mouvement, de l'action, des lois de l'évolution et des forces du changement. Quand les limites sont atteintes, quand la colère gronde trop fort, quand les peuples se soulèvent, quand la nature quitte ses entrailles, quand le ciel sort de ses gonds, c'est que le vase déborde. Il y a le feu à la maison, et regarder ailleurs alors qu'elle brûle ne sera maintenant plus possible. La copie est à jeter, le devoir à refaire, le monde à rebâtir. C'est une fin qui ne peut s'hypothéquer qu'à la faveur d'une renaissance.

Ce qui vaut ici pour le monde et les sociétés qui le composent s'applique aussi à l'univers du voyage dans son acception la plus large. L'insurrection qui vient n'exige aucun reçu. Elle surgit à l'improviste. Elle survient quand personne ne l'attend, comme la révolution, comme le Coronavirus, pour faire table rase du passé et imaginer des lendemains qui chantent. Je vous vois venir : on a déjà donné, on sait que ce n'est pas gagné et l'histoire est là pour nous le rappeler douloureusement. Mais de ce néant inédit peut – devra sans doute – émerger un nouveau monde. Ce qui a échoué hier n'échouera pas forcément demain, si du moins on parvient à retenir les leçons du passé. Et comme à l'aube des temps historiques, antédiluviens, peut-être que des nomades – et des sociétés matriarcales – prendront enfin – ou à nouveau – les rênes du pouvoir, aux contours désormais inconnus, mais jusqu'alors toujours confisqués par les sédentaires, et cela fait plus de 5000 ans que ça dure...

On n'en est pas là. Mais ce qui est sûr c'est que le voyage de demain ne sera pas celui d'hier. Les derniers touristes de notre ère vont devoir faire leur propre révolution ou alors tirer un trait sur leurs vacances au soleil. La pandémie oblige à repenser le voyage tandis que l'économie voudrait tout recommencer comme avant. Mais c'est le virus qui dicte aujourd'hui la marche à suivre pas la bourse. Le maître du Temps se nomme Corona et lui seul décide de l'agenda. Original et ingénieux.

Les voyageurs de l'ancien temps – pas si ancien puisque d'avant 2020 – vont devoir faire avec les perturbations du monde actuel : rester chez eux ou accepter les nouvelles règles du jeu de l'aventure humaine. Soit notre nouveau touriste-voyageur bronzerait moins idiot dans son jardin partageant un mojito avec la voisine de palier ou voyagerait aux confins de son territoire, pour visiter sa grand-mère en Bretagne ou s'adonner à la randonnée en Ardèche. Soit il franchit le Rubicon pour aller se frotter au loin, avec un esprit de découverte à ré-imaginer, un respect à instaurer, un sens du partage à réinventer, un rapport à l'autre totalement repensé, etc. Nul doute que le touriste-voyageur de demain aura du pain sur la planche. Bien plus que le Beaujolais, il devra se renouveler à chaque saison. Il lui faudra surtout réussir à se surpasser concernant les infrastructures : se borner aux modes de déplacements doux (vélo, marche...), promouvoir de nouvelles formes alternatives d'hébergement, éviter les croisières ineptes, les vols polluants et la bagnole abêtissante... Mais les nouveaux trips ne seront pas très gais non plus : distanciation sociale et port du masque feront partie du nouvel attirail touristique, avec son lot de mesures sécuritaires, coercitives, sanitaires... À ce titre, faut pas rêver, et les faux pas seront dûment sanctionnés. Le voyage ne sera plus ce qu'il était.

La bonne nouvelle : il faudra beaucoup de temps pour repartir en voyage. Donc beaucoup plus de temps libre, et donc beaucoup moins de temps au travail contraint ou salarié. Grâce au virus, qui a déjà changé nos vies à défaut de les sauver, voilà qu'on reparle soudain du revenu universel pour tous, passé à la trappe ces derniers mois sous les coups de boutoir du management agressif et des éloges obscènes à la croissance et au libéralisme, prônées par nos gouvernements fascinés par le mythe de la *Startup' nation*. Autre bonne nouvelle, les avions cloués au sol : et si l'argent des Rafale vendus aux satrapes du Caire et de Ryad en venait à servir à d'autres fins, plus géopoétiques que géopolitiques, plus pacifiques que pas si cool du tout ? Il faut aussi continuer à espérer. Et à rêver à un autre monde possible. Finis les trips rapides et lointains de courte durée qui sont au voyage ce que le *fast-food* est à la gastronomie : une aberration du capitalisme, vite consentie et consommée.

Demain, autrement dit maintenant, celle ou celui qui ose pourra tout. Recommencer une autre vie, aux vertus oubliées remises au goût du jour : lenteur, échange, modestie, curiosité, silence, déconnexion avec les machines, reconnexion avec la nature, retour à la terre mais pas à la bougie,

refaire le plein de bon sens mais pas d'essence, bref choisir la vie plutôt que la survie. L'avenir possible ou non de nos voyages du futur dépendra avant tout de notre capacité – ou non – de modifier radicalement nos habitudes de vie, surtout de consommation, mais aussi plus généralement de changer nos modes d'être, d'agir et de penser. Sans une sobriété assumée et désirée, à la fois radieuse et radicale, point de salut pensable pour le nouveau touriste-voyageur en puissance. En outre, le bonheur ne venant jamais seul, il ne sera pas de trop de se mettre à plusieurs – quelques millions pour commencer – pour mener à bien cette mission de reconstruction ou plus exactement de renaissance du voyage sur des bases aussi saines qu'inédites. Heureux comme Ulysse... celui (ou celle) qui fera un beau voyage, dedans ou dehors, au bout de la rue ou au bout du monde.



Quartier du Panier, à Marseille, France, en 2019. ©Photo Franck Michel

Le bonheur n'est peut-être pas dans le pré, mais en aucun cas il ne se dénichera dans le pré carré. Les confins seront toujours préférables au confinement. Tout comme l'ouverture à la fermeture, et la liberté à l'enfermement. Mais si tous les confins mènent un jour vers des ailleurs fabuleux, ils peuvent être proches ou lointains, et plus souvent qu'on ne le pense ils se dévoilent à deux pas de chez soi. Il va certes falloir s'adapter aux nouveaux contextes, mais on y arrivera et à chaque époque ses directives protectrices : aux temps déjà presque anciens du Sida, c'était « *sortez couverts !* », aux temps présents du Corona, c'est « *sortez masqués !* ». Se voiler quelque chose mais jamais la face, si l'on peut dire. Dans la vie et en voyage rien de nouveau sous le soleil : tout change et rien ne change.

Le temps du jeûne ou de la diète est toujours utile. Il remet les pendules à l'heure. La faim du tourisme, qui doit apprendre à se rassasier en luttant contre l'excès de bouffe et toute forme d'obésité, ne conduira pas directement à la fin du voyage – avec toutefois et heureusement, une baisse conséquente des flux internationaux, grâce à l'essor du tourisme de proximité, permettant une meilleure préservation des milieux naturels et culturels – mais, si nous parvenons à modifier le cap, elle nous permettra peut-être d'éviter de subir de terrifiants lendemains qui déchantent.

Ceci étant, la faim du voyage nous mènera lentement mais sûrement vers la fin du voyage mais pas encore à la fin du monde. Pour l'heure, ce n'est pas la peine de préparer la valise, ni de projeter monts et merveilles quant à vos prochaines destinations. Restez maître de votre destin, relisez tranquillement *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre et *Oblomov* de Gontcharov, et puis restez chez vous. L'orage passera, le virus trépassera... et on verra pour la suite.

Franck Michel

www.croiseedesroutes.com - avril 2020